

La littérature historique entre le passé et le présent : les imaginaires romanesques de la Révolution

La production littéraire du XIX^e siècle semble fascinée par la Révolution et participe largement à la création de son image historique. Les extraits suivants représentent plusieurs aspects fondamentaux de la représentation littéraire de l'époque révolutionnaire.

1. « Grands hommes et grands moments de la Révolution. »

Alexandre Dumas : *Blanche de Beaulieu* (1826/1832). Certains romanciers cherchent à expliquer, d'une façon sommaire, les événements principaux de la Révolution (Prise de la Bastille en 1789, Attaque des Tuileries et Massacres de septembre en 1792, procès de Louis XVI en 1793, mort de Danton et Robespierre en 1794...). Ainsi Alexandre Dumas dans son conte *Blanche de Beaulieu* décrit l'état de Paris au moment culminant de la Révolution, en été 1793. Comment se caractérise la situation politique de l'époque ? Connaissez-vous les hommes et les événements dont parle Dumas ? Pourquoi utilise-t-il tant de références historiques ?

Qu'on nous permette quelques mots sur l'état des différentes factions qui se partageaient la Convention : ils sont nécessaires à l'intelligence de la scène qui va suivre. La Commune et la Montagne s'étaient réunies pour opérer la révolution du 31 mai. Les girondins, après avoir vainement tenté de fédéraliser les provinces, étaient tombés presque sans défense au milieu même de ceux qui les avaient élus, et qui n'osèrent pas seulement leur donner asile aux jours de leur proscription. Avant le 31 mai, le pouvoir n'était nulle part ; après le 31 mai, l'on sentit le besoin de l'unité des forces pour arriver à la promptitude de l'action ; l'Assemblée était l'autorité la plus étendue ; une faction s'était emparée de l'Assemblée, quelques hommes commandaient à cette faction ; le pouvoir se trouva naturellement entre les mains de ces hommes. Le Comité de salut public jusqu'au 31 mai avait été composé de conventionnels neutres ; l'époque de son renouvellement arriva, et les montagnards extrêmes s'y firent place. Barère y resta comme une représentation de l'ancien comité, mais Robespierre en fut élu membre ; Saint-Just, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, soutenus par lui, comprimèrent leurs collègues Héroult de Séchelles et Robert Lindet : Saint-Just se chargea de la surveillance, Couthon d'adoucir dans leurs formes les propositions trop violentes dans le fond ; Billaud-Varennes et Collot d'Herbois dirigèrent le proconsulat des départements, Carnot s'occupa de la guerre, Cambon des finances, Prieur (de la Côte-d'Or) et Prieur (de la Marne) des travaux intérieurs et administratifs ; et Barère, bientôt rallié à eux, devint l'orateur journalier du parti. Quant à Robespierre, sans avoir de fonction précise, il veillait à tout, commandant à ce corps politique, comme la tête commande au corps matériel et en fait agir chaque membre à sa volonté. C'était dans ce parti que la Révolution s'était incarnée ; il la voulait avec toutes ses conséquences, pour que le peuple pût un jour jouir de tous ses résultats. Ce parti avait à lutter contre deux autres : l'un voulait le dépasser, l'autre le retenir. Ces deux partis étaient : Celui de la Commune, représenté par Hébert. Celui de la Montagne, représenté par Danton. Hébert popularisait dans *Le Père Duchesne* l'obscénité du langage ; l'insulte y suivait les victimes, le rire les exécutions. En peu de temps, ses progrès furent redoutables ; l'évêque de Paris et ses vicaires abjurèrent le christianisme. Le culte catholique fut remplacé par celui de la Raison, les églises furent fermées ; Anacharsis Cloots devint l'apôtre de la nouvelle déesse. Le Comité de salut public s'effraya de la puissance de cette faction ultra-révolutionnaire qu'on avait crue

tombée avec Marat, et qui s'appuyait sur l'immoralité et l'athéisme ; Robespierre se chargea seul de l'attaquer. Le 5 décembre 1793, il l'affronta à la tribune, et la Convention, qui avait forcément applaudi aux abjurations sur la demande de la Commune, décréta, sur la demande de Robespierre, qui avait aussi sa religion à établir, que toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes étaient défendues. Danton, au nom du parti modéré de la Montagne, demandait la cessation du gouvernement révolutionnaire ; Le Vieux Cordelier, rédigé par Camille Desmoulins, était l'organe du parti. Le Comité de salut public, c'est-à-dire la dictature, n'avait été, selon lui, créé que pour comprimer au-dedans, et vaincre au-dehors ; et comme il croyait avoir comprimé à l'intérieur et vaincu à la frontière, il demandait qu'on brisât un pouvoir, à son avis devenu inutile, afin que plus tard il ne devînt pas dangereux ; la Révolution avait abattu, et il voulait rebâtir sur un terrain qui n'était pas encore déblayé. C'étaient ces trois factions qui, au mois de mars 1794, époque à laquelle se passe notre histoire, se partageaient l'intérieur de la Convention. Robespierre accusait Hébert d'athéisme et Danton de vénalité ; puis, à son tour, il était accusé par eux d'ambition, et le mot dictateur commençait à circuler.

2. « Ombre de la Terreur. »

La représentation de la Révolution et surtout de sa phase dite « Terreur » (1793-1794) est liée indéniablement aux représailles, aux exécutions en masse, à l'image de la guillotine sanglante. Nous pouvons étudier ces motifs sur un extrait du roman *Sous la hache* d'Élemer Bourges (1883). Dans cette scène, le commandant Gérard Choudieu qui a perdu un grand nombre de ses hommes dans un combat avec les insurgés, est confronté à Abline, délégué de la Convention. Abline incarne le type d'un révolutionnaire « pur » et convaincu. Comment se distingue-t-il, quel est son caractère ? En quoi doit-il représenter cette période de la Terreur ?

Au bout de peu d'instant, le soldat reparut, et dit à Gérard de le suivre. Ils montèrent 'un escalier, traversèrent une chambre nue la seconde porte s'ouvrit, et le jeune officier vit devant lui Abline. Il écrivait à une petite table, près de la fenêtre, tout droit dans son habit bleu à revers, et une écharpe tricolore, symbole des pouvoirs presque illimités dont Carrier l'avait investi, se nouait par un large nœud, à son côté. Il avait le chapeau à plumes sur la tête (et les soldats disaient qu'il ne l'ôtait jamais, de peur qu'on ne vît sa tonsure); son sabre pendait près de lui, à une ferrure de la fenêtre deux pistolets étaient posés, parmi ses papiers en désordre, et il attachait sur Gérard, immobile à quelque distance, un regard que soutint fièrement le jeune homme. — J'écrivais de vous aux Représentants, dit-il enfin d'un ton glacé, et sans user du tutoiement, car l'ancien prêtre avait gardé une politesse exacte et hautaine, qui terrifiait, venant d'un tel homme. (...) Le Délégué se leva tout à coup, repoussa violemment la table, et fit plusieurs tours dans la chambre. Grand, sec, la barbe grisonnante, et la peau toute maculée de plaques rouges, Abline étonnait le regard par le profil d'oiseau de proie que découpaient sa bouche et son menton fuyant, son grand nez très pincé du bout, et ses yeux bruns cerclés de meurtrissures noires. Dans cette pièce dévastée où il ne restait que les murs, avec, sur un châlit boiteux, une paille à demi éventrée, le personnage paraissait encore plus étrange et plus effrayant. Il s'arrêta les bras croisés, et se plantant devant Gérard.

-Les Brigands étaient-ils nombreux? -Soixante-dix ou quatre-vingts. -Et tes soldats ont lâché pied. -Nous avons été surpris, dit Gérard, et plus de la moitié des nôtres sont tombés à la première décharge. – Et tu crois, s'écria soudain le terrible ami de Carrier, que tu peux échapperà

la guillotine ? – Suis-je un enfant à qui l'on fait peur de la mort ? dit l'officier d'une voix dédaigneuse, et penses-tu m'épouvanter avec des mots ?

– Des mots fit durement Abline, qui alla prendre sur la table une missive commencée, et l'a ptaça, sous les yeux du jeune homme, en lisant tout haut ces deux lignes « Le citoyen Gérard Choudieu a mérité la guillotine, des mots Tu dois voir à présent que si l'on en disait beaucoup tels que ceux-ci, les traîtres seraient démasqués, et la République vivrait.

-Traître moi, traître

-Oui toi-même

L'officier bondit sous l'insulte, un flot de sang l'aveugla, l'affola.

– Il recula de quelques pas, et froissant en boule la lettre que lui avait laissée son interlocuteur, il la lui jeta à la face. Abline poussa un rugissement, courut à son bureau, saisit un pistolet et, ivre de fureur, tira sur Gérard qu'il manqua. Ils restèrent tous deux, blêmes et dégrisés, tandis que la force de la commotion faisait sauter une vitre en éclats. Une tête effarée se montra à la porte, celle du soldat de faction.

-Un accident, laisse-nous, dit Abline.

Les derniers flocons de fumée se dissipaient avec lenteur; le jeune homme baissa la tête, honteux de son emportement Abline, pâle et agité, avait recommencé à marcher par la chambre, et rencontrant sur son chemin le pistolet gisant à terre, il le lança d'un coup de pied, sous le grabat. Maintenant, dit enfin Gérard d'une voix sourde, je confesse que j'ai mérité la guillotine. Alors Abline s'arrêta il semblait qu'un reste d'orgueil se débattît encore en lui puis allant à Gérard et lui tendant la main.

-Tu es un brave, lui dit-il c'est moi qui avais tort, Choudieu mais dans cette guerre maudite, on ne sait à qui se fier. Il se baissa, jeta dans le foyer, où brûlait une bûche, la lettre dénonciatrice, et se relevant, quand elle eut flambé – Crois-tu donc, continua-t-il, et l'on sentait dans son accent une amère mélancolie, que ces soupçons, ces défiances, et la hache toujours levée, le sang qui coule comme l'eau, tout cela satisfasse mon cœur ? Non Si la tâche est grande, elle est terrible aussi, et mon devoir souvent me fait horreur.

-Eh bien, dit le jeune officier, c'est dans de pareils sentiments que je souhaitais te trouver, et puisque, comme tu le dis, tu es las de cette tuerie, ma requête m'est accordée je viens te demander deux grâces. Le front d'Abline se plissa, son visage redevint dur. Révolutionnaire fanatique, le Délégué exécutait les décrets de la Convention. comme il eût obéi aux oracles d'un Dieu, dictés de quelque Sinaï. Il reprit donc sa méfiance, en entendant ce mot de grâce qu'il jugeait qu'on, devait bannir du vocabulaire républicain, et c'est d'une voix plus tranchante que le couperet de la guillotine qu'il prononça ces syllabes : J'écoute.

3. « Révolution et ses adversaires. »

La guerre de Vendée et la Chouannerie, des guerres civiles qui ont éclaté à l'Ouest de la France (1793-1799) étaient le sujet d'un grand nombre des romans tout au long du siècle. Certains auteurs cherchent à faire découvrir aux lecteurs cet épisode dramatique, sanglant mais méconnu de la Révolution, d'autres utilisent ce thème pour manifester leurs convictions politiques.

3.1 Jules Barbey d'Aureville dans *L'Enfermé* (1851) et dans *Le Chevalier des Touches* (1863) essaie de faire revivre, par des moyens littéraires, l'histoire des Guerres de l'Ouest. Lisez la préface du premier des romans. Quelle est, selon l'auteur, la position de la Chouannerie et des Chouans dans l'histoire ? Quelle est sa motivation pour l'écriture de *L'Enfermé* ? Quel rôle joue le roman, selon Barbey d'Aureville, dans la conservation de l'histoire des chouans ?

Le roman de *L'Enfermé* est le premier d'une série de romans qui vont suivre et dont les guerres de la Chouannerie seront le théâtre, quand elles n'en seront pas le sujet. Ainsi que l'auteur le disait dans l'introduction de son ouvrage, publié pour la première fois en 1851, diverses circonstances de famille et de parenté l'ont mis à même de connaître mieux que personne (et ce n'est pas se vanter beaucoup) une époque et une guerre presque oubliées maintenant, car pour que le destin soit plus complet et plus grande la cruauté de la Fortune, il faut parfois que l'héroïsme et le malheur ressemblent à ce bonheur dont on a dit qu'il n'a pas d'histoire.

L'histoire en effet manque aux Chouans. Elle leur manque comme la gloire et même comme la justice. Pendant que les Vendéens, ces hommes de la guerre de grande ligne, dorment, tranquilles et immortels, sous le mot que Napoléon a dit d'eux,¹ et peuvent attendre, couverts par une telle épitaphe, l'historien qu'ils n'ont pas encore, les Chouans, ces soldats de buisson, n'ont rien, eux, qui les tire de l'obscurité et les préserve de l'insulte. Leur nom, pour les esprits ignorants et prévenus, est devenu une insulte. Nul historien d'autorité ne s'est levé pour raconter impartialement leurs faits et gestes. Le livre assez mal écrit, mais vivant, que Duchemin des Scépeaux a consacré à la Chouannerie du Maine, inspirera peut-être un jour le génie de quelque grand poète ; mais la Chouannerie du Cotentin, la sœur de la Chouannerie du Maine, a pour tout Xénophon un sabotier, dont les mémoires, publiés en 1815 et recherchés du curieux et de l'antiquaire, ne se trouvent déjà plus. Dieu, pour montrer mieux nos néants sans doute, a parfois de ces ironies qui attachent le bruit aux choses petites et l'obscurité aux choses grandes, et la Chouannerie est une de ces grandes choses obscures, auxquelles, à défaut de la lumière intégrale et pénétrante de l'Histoire, la Poésie, fille du Rêve, attache son rayon.

C'est à la lueur tremblante de ce rayon que l'auteur de *L'Enfermé* a essayé d'évoquer et de montrer un temps qui n'est plus. Il continuera l'œuvre qu'il a commencée (...) entremêlant dans ses récits le roman, cette histoire possible, à l'histoire réelle. Qu'importe, du reste ? Qu'importe la vérité exacte, pointillée, méticuleuse, des faits, pourvu que les horizons se reconnaissent, que les caractères et les mœurs restent avec leur physionomie, et que l'Imagination dise à la Mémoire muette : « C'est bien cela ! ».

3.2 Interprétation idéologique de l'histoire dans le roman : la guerre de Vendée

Informations de base sur la Guerre de Vendée (YouTube, 23 minutes) :
<https://www.youtube.com/watch?v=MAqIECcfzHY>

Lisez le début du roman *Le Comte de Chanteleine* de Jules Verne (1864) qui décrit le début de l'insurrection contre-révolutionnaire, de la Guerre de Vendée. Le romancier approuve ou critique la Révolution ? Comment le roman reflète ses opinions politiques ?

¹ Selon la tradition, Napoléon Bonaparte a qualifié la guerre de Vendée comme « *la guerre des Géants* ».

I. — DIX MOIS D'UNE GUERRE HEROÏQUE.

Le 24 février 1793, la Convention nationale décréta une levée supplémentaire de trois cent mille hommes pour résister à la coalition étrangère ; le 10 mars suivant, le tirage des conscrits devait avoir lieu à Saint-Florent, en Anjou, pour le contingent de cette commune.

Ni la proscription des nobles, ni la mort de Louis XVI n'avaient pu émouvoir les paysans de l'Ouest ; mais la dispersion de leurs prêtres, la violation de leurs églises, l'intronisation des curés assermentés dans les paroisses, et enfin cette dernière mesure de la conscription, les poussèrent à bout. — Puisqu'il faut mourir, mourons chez nous ! s'écrièrent-ils.

Ils se jetèrent sur les commissaires de la Convention, et, armés de leurs bâtons, ils mirent en pleine déroute la milice rassemblée pour protéger le tirage.

Ce jour-là, la guerre de Vendée venait de commencer ; le noyau de l'armée catholique et royale se formait sous la direction du voiturier Cathelineau et du garde-chasse Stofflet.

Le 14 mars, la petite troupe s'empara du château de Jallais, défendu par les soldats du 84^e et par la garde nationale de Charonnes. Là, fut enlevé aux républicains ce premier canon de l'armée catholique, qui fut baptisé *le Missionnaire*.

— À cela il faut une suite, dit Cathelineau à ses camarades.

Cette suite fut la guerre de ces paysans, qui mirent aux abois les meilleures troupes de la république.

Après le coup de main du château de Jallais, les deux chefs vendéens s'emparèrent de Chollet, et firent des cartouches avec les gargousses des canons républicains. Le mouvement gagna, dès lors, les provinces du Poitou et de l'Anjou ; à la fin de mars, Chantonnay fut pillé, Saint-Fulgent pris. Pâques approchait, les paysans se séparèrent pour aller accomplir leurs devoirs religieux, cuire du pain, et changer leurs sabots usés à poursuivre les Bleus.

En avril, l'insurrection recommença ; les gars du Marais et ceux du Bocage se rassemblèrent sous les ordres de MM. de Charette, de Bonchamps, d'Elbée, de La Rochejaquelein, de Lescure, de Marigny. Des gentilshommes bretons vinrent se jeter dans le mouvement, et parmi eux, l'un des plus braves, l'un des meilleurs, le comte Humbert de Chanleine ; il quitta son château, et rejoignit l'armée catholique, forte alors de cent mille hommes.

Le comte de Chanteleine, toujours au premier rang, fut pendant dix mois de toutes les victoires comme de toutes les défaites, vainqueur à Fontenay, à Thouars, à Saumur, à Bressuire, vaincu au siège de Nantes, où mourut le généralissime Cathelineau.

Bientôt toutes les provinces de l'Ouest furent soulevées.

Les Blancs marchèrent alors de victoire en victoire, et ni Aubert Dubayet, ni Kléber avec ses terribles Mayençais, ni les troupes du général Canclaux ne purent résister à leur indomptable ardeur.

La Convention, effrayée, ordonna de détruire le sol de la Vendée et d'en chasser les « populations. » Le général Santerre demanda des mines pour faire sauter le pays, et des fumées soporifiques pour l'étouffer ; il voulait procéder par l'asphyxie générale. Les Mayençais furent chargés de « créer le désert » décrété par le comité de salut public.

4. « La Révolution comme un événement historique majeur. »

Pour terminer, lisons un passage du roman *Quatrevingt-treize* de Victor Hugo (1874), tiré du chapitre « Convention ». Victor Hugo y dresse le bilan de l'année 1793 et de la Convention, cette assemblée révolutionnaire. Comment Hugo conçoit la Révolution et quelle est sa place dans l'histoire française et de surcroît dans l'histoire de l'humanité ?

Esprits en proie au vent. Mais ce vent était un vent de prodige. Être un membre de la Convention, c'était être une vague de l'Océan. Et ceci était vrai des plus grands. La force d'impulsion venait d'en haut. Il y avait dans la Convention une volonté qui était celle de tous et n'était celle de personne. Cette volonté était une idée, idée indomptable et démesurée qui soufflait dans l'ombre du haut du ciel. Nous appelons cela la Révolution. Quand cette idée passait, elle abattait l'un et soulevait l'autre ; elle emportait celui-ci en écume et brisait celui-là aux écueils. Cette idée savait où elle allait, et poussait le gouffre devant elle. Imputer la révolution aux hommes, c'est imputer la marée aux flots. La révolution est une action de l'Inconnu. Appelez-la bonne action ou mauvaise action, selon que vous aspirez à l'avenir ou au passé, mais laissez-la à celui qui l'a faite. Elle semble l'œuvre en commun des grands événements et des grands individus mêlés, mais elle est en réalité la résultante des événements. Les événements dépensent, les hommes payent. Les événements dictent, les hommes signent. Le 14 juillet est signé Camille Desmoulins, le 10 août est signé Danton, le 2 septembre est signé Marat, le 21 septembre est signé Grégoire, le 21 janvier est signé Robespierre ; mais Desmoulins, Danton, Marat, Grégoire et Robespierre ne sont que des greffiers. Le rédacteur énorme et sinistre de ces grandes pages a un nom, Dieu, et un masque, Destin. Robespierre croyait en Dieu. Certes ! La Révolution est une forme du phénomène immanent qui nous presse de toutes parts et que nous appelons la Nécessité. Devant cette mystérieuse complication de bienfaits et de souffrances se dresse le *Pourquoi ?* de l'histoire.

Parce que. Cette réponse de celui qui ne sait rien est aussi la réponse de celui qui sait tout. En présence de ces catastrophes climatiques qui dévastent et vivifient la civilisation, on hésite à juger le détail. Blâmer ou louer les hommes à cause du résultat, c'est presque comme si on louait ou blâmait les chiffres à cause du total. Ce qui doit passer passe, ce qui doit souffler souffle. La sérénité éternelle ne souffre pas de ces aquilons. Au-dessus des révolutions la vérité et la justice demeurent comme le ciel étoilé au-dessus des tempêtes.

Telle était cette Convention démesurée ; camp retranché du genre humain attaqué par toutes les ténèbres à la fois, feux nocturnes d'une armée d'idées assiégées, immense bivouac d'esprits sur un versant d'abîme. Rien dans l'histoire n'est comparable à ce groupe, à la fois sénat et populace, conclave et carrefour, aréopage et place publique, tribunal et accusé. La Convention a toujours ployé au vent ; mais ce vent sortait de la bouche du peuple et était le souffle de Dieu. Et aujourd'hui, après quatre-vingts ans écoulés, chaque fois que devant la pensée d'un homme, quel qu'il soit, historien ou philosophe, la Convention apparaît, cet homme s'arrête et médite. Impossible de ne pas être attentif à ce grand passage d'ombres.